

# LA VOIE DE LA FATALITÉ

Par Martine Loiseau

Sous un couvert céleste piqueté de milliers d'étoiles, la campagne s'était endormie, loin de la frénésie des grandes villes. En ce début de juillet, l'air exhalait une promesse d'été agréable, serein, embaumant de doux effluves champêtres.

Pourtant, dans le recoin isolé d'un tout petit village blotti dans ce paysage idyllique, une bête sournoise rongait son frein sur la voie ferrée. De loin, c'était juste une rame de trains, comme on en voit tant le long des grands axes routiers : soixante-douze wagons, noirs, oblongs, sagement alignés, attendant que les cinq locomotives de tête les emmènent ailleurs. Mais ce soir-là, ce n'était pas qu'un simple convoi. Une rage diffuse sourdait des entrailles de fer, chargées de pétrole brut qu'on avait arraché du sol dakotien à grands coups de fractures. Qui aurait pu, aurait dû s'en soucier? Juste un simple convoi... Déjà, à peine quelques heures plus tôt, cette rage s'était manifestée, après le départ du conducteur du train. Au feu! C'était d'autant plus à craindre que la charge, hautement inflammable, pourrait s'avérer des plus destructrices. Surgis aussitôt de la nuit noire, les soldats du feu, consciencieux, avaient éteint le début d'incendie. Avaient fait leur boulot. S'en étaient allés, contents, satisfaits du devoir accompli. Sans avoir, eux non plus, pas plus que le conducteur du train, senti le relent de révolte qui émanait de tous les pores de la bête. Tous, elle les avait dupés. Tous, elle se chargerait de hanter les nuits du reste de leurs jours.

Elle avait attendu patiemment que les couche-tard trouvent le sommeil et que le silence enveloppe le village du linceul frais des petites heures précédant l'aurore. Lorsqu'elle avait eu l'assurance que rien ni personne ne saurait stopper ses plans machiavéliques, elle était passée à l'action. Avait desserré une à une les chaînes qui devaient l'immobiliser sur la voie. Une fois cette tâche terminée, la bête fut libre. L'humain ne l'attacherait pas, ne l'attacherait plus. La compagnie non plus. Fini ces traversées interminables de plaines infinies aux lignes mornes et lointaines, ces parcours entre les croquets montagneux, sur des voies toujours plus vermoulues, moins que jamais entretenues, à tirer des charges nocives toujours plus lourdes de conséquences. Les belles années étaient maintenant loin derrière. Aujourd'hui, les hommes n'avaient plus que ces mots détestables à la bouche : productivité, rentabilité, argent, argent, argent. Des mots comme fierté, accomplissement, labeur n'avaient plus la cote. Des valeurs du passé. Mais sans fierté, sans accomplissement, sans labeur, on ouvre toute grande la porte au bâclage et à la décrépitude. L'entretien déficient, parce que trop coûteux, avait rendu les articulations de la bête douloureuses; celle-ci ne se gênait plus pour faire entendre des cris de protestation qu'accentuaient des déplacements dans des conditions toujours plus hasardeuses. Ses couleurs s'étaient affadies, ses jointures manquaient cruellement d'huile qui lui eut été providentielle, sa carcasse soutenait de plus en plus difficilement les affres des trajets qu'on lui imposait. La bête avait décidé que c'en était trop : cette nuit, elle allait s'affranchir de toute une vie de loyaux services, jamais rendus. Cette nuit, on verrait que sous la bonne vieille image rassurante de moyen de transport peinarde dont nul ne se méfiait se cachait une personnalité aigrie, rageuse, vengeresse. Cette nuit, on verrait enfin

la bête dans toute sa splendeur, dans toute la force dont elle était vraiment capable, mais surtout, dans toute son indépendance, acquise pour la première et probablement, pour la dernière fois.

Il ne manquait qu'une toute petite impulsion. Aussi infime que le battement d'ailes d'un colibri. Elle avait attendu. Et attendu encore. Puis, voilà que s'était levée cette brise à peine perceptible, innocente, qui passait par-là, balayant la vallée. Un souffle qui souleva à peine les rideaux derrière lesquels un air lourd était emprisonné dans les chambres endormies. Mais qui fut suffisant pour déclencher un cataclysme. Cela avait commencé par le léger frémissement d'une roue : le point de friction entre l'immobilité et le mouvement. La frontière entre une histoire qui finit bien parce qu'il ne s'était rien passé et une histoire qui finit mal comme nul n'aurait osé l'imaginer. Ce frémissement eut-il cessé que ces lignes n'auraient jamais été écrites. Mais la bête avait aimé cette sensation, à tel point qu'elle l'avait amplifiée et imprimée à tout le reste du convoi. Un long gémissement marqua le premier tour de roue. Sans crier gare, la bête venait de désert sa station nocturne pour un ultime tour de piste.

Tous ont évoqué après coup la dénivellation qui avait joué en faveur de cette fuite. Pourtant, en plus de 100 ans d'histoire, avec des moyens technologiques beaucoup moins raffinés que ceux d'aujourd'hui, jamais pareille situation n'avait encore eu lieu : productivité... rentabilité... entendez-vous le chant de la fatalité? Cette nuit-là, la négligence allait avoir rendez-vous avec l'incurie.

D'abord tout doucement, presque sans bruit pour ne pas réveiller qui que ce soit au village, la bête, laissant derrière elle sa vie de captive docile, goûtait ses premiers moments de liberté. Son nez fendait l'air frais, elle profita de la descente. Non pas qu'il s'agissait d'une pente abrupte, mais forte de sa charge colossale, la bête se grisait goulûment de l'expérience. Quiconque a parcouru ces quelque douze bornes en longeant ces rails sait que, sans qu'il n'y paraisse, la pente est implacable, menant inévitablement vers le lac en contrebas.

Pendant les premiers kilomètres, des trop rares automobilistes ayant parcouru pendant quelques instants le trajet en parallèle avec la bête, nul ne s'était douté qu'il n'y avait personne à bord. La bête riait dans son chanfrein. Montrons-leur de quoi nous sommes capables! Aidée des lois de la physique, sans même devoir actionner le moindre petit levier pour ce faire, la bête accrut son rythme. Le vortex créé par la vitesse força l'herbe à s'aplatir le long des rails. De rares éveillés à cette heure levèrent un sourcil inquisiteur en ressentant une vibration inhabituelle. Juste avant le carrefour giratoire qui marque la fin de la campagne, la voie croise la route une première fois. Puis une deuxième. Par chance, nul ne se trouvait sur les traverses quand, maintenant enivrées par une folie vertigineuse, les locomotives suivies de toute leur cour se ruèrent à l'assaut de la ville. La vitesse de la bête était désormais hors de contrôle. Les maisons, maintenant plus nombreuses et postées tout près de la voie, furent secouées au point où même les plus profondément endormis furent tirés de leur sommeil. Jamais dans les rues on n'avait entendu un tel vacarme. Quelques rares passants sidérés n'eurent même pas le temps de saisir leur

téléphone pour composer le 911 lorsque la bête, triomphante, entra en trombe dans le centre-ville, là même où quelques noctambules célébraient cette première vraie nuit d'été sous les étoiles.

Avant même que ces malheureux aient le temps de comprendre le danger qui les guettait, la bête vacilla au moment de prendre la dernière courbe : les roues avant quittèrent les rails et, dans un fatras inimaginable, les locomotives poursuivirent leur chemin là où nul ne les attendait, sur la rue principale, tandis que les wagons désormais orphelins, déstabilisés, ne résistèrent pas au premier obstacle et s'empilèrent en zigzaguant les uns par-dessus les autres, dans un bruit atroce de métal qui grince et se déchire en vrillant les tympan. Se produisit alors presque immédiatement une première et formidable explosion, qui avala ton père, ma mère, sa sœur, votre frère, nos enfants, vos amis, des étudiants, des travailleurs, des hommes, des femmes... Chaque fois que, sous la pression, un flanc s'éventrait, la citerne touchée vomissait un fiel qui s'embrasait instantanément et jaillissait en colonnes lumineuses, qui culminaient par autant de champignons de feu. Le tout retombait à l'insu des regards, imbibant les profondeurs du sol, anéantissant les racines, polluant la terre, noyant la vie. Partout, des gens couraient dans tous les sens pour éviter d'être engloutis par le brasier, se précipitant même jusque dans le lac tout près, ultime planche de salut. Le cœur même de la ville se voyait plongé dans une pagaille phénoménale pendant que la bête, enfin repue, poussait ses derniers râles destructeurs.

À un jet de pierre de cette scène de désolation, un témoin inusité. Le Christ de l'église Sainte-Agnès. Immobile, les bras grand ouverts. Était-ce dans un geste d'accueil envers 47 âmes parties sans même s'en rendre compte ou, au contraire, dans une réaction de stupéfaction absolue, à l'instar de tant de gens impuissants autour qui ne cessaient de psalmodier, hébétés « Oh! mon Dieu... »? Dans le brouhaha qui sévissait juste devant le regard bienveillant de la statue, personne n'avait remarqué que des yeux de granit figé coulaient des larmes de pétrole, que de loin, on aurait pu prendre pour du sang.